

LA FIANCÉE IDÉALE

—Quelles sont les qualités pour lesquelles une jeune fille est aimée? demanda Rose en levant son beau front pensif vers sa grand'mère qui, sur le devant de sa porte, à l'ombre d'une treille, filait.

La vieille femme sourit, abandonna sa quenouille un instant, tourna son regard plein de bonté vers Rose et répondit :

—Quand j'avais ton âge, je me posais aussi la même question. Je vais y répondre par une histoire, car c'est cela que tu veux, n'est-ce pas, une histoire ?

—Oh ! oui, grand'mère, vous contez si bien ! Je passerais mes journées à vous entendre.

—Petite flatteuse, va ! Je n'ai pas d'imagination, et la preuve, tiens, c'est que je vais te répéter une chose que m'a déjà dite, mon grand ami Mistral. La voici.

La grand'mère reprit sa quenouille, et tandis qu'elle enroulait le lin sur son "tour" et que les abeilles bourdonnaient au milieu des grappes sucrées de la treille, elle commença ainsi :

—Un jeune homme avait trois amies qui étaient égales par le nombre des ans, par la dot et par la beauté. Le même printemps les avait vues naître ; la fortune leur souriait et par le charme de leur visage, l'harmonie de leurs formes, elles étaient dignes de l'admiration la plus difficile. Auguste était fort embarrassé.

"Rose tu as aperçu au printemps, un baudet, un joli petit baudet encore tout jeune, manquant d'expérience, arrêté entre deux talus verts? interrogea malicieusement la grand'mère. Eh bien, ma foi, je ne puis pas mieux te comparer l'indécision d'Auguste qu'à celle du baudet. Glouton, il hésite entre les deux rives. Sur laquelle, l'herbe est-elle la plus tendre, le chardon le plus appétissant?... Notre jouvencelle, par trop de chance, était terriblement perplexe. Laure, Mireille et Aglaé étaient charmantes, mais il ne pouvait pas les aimer toutes les trois. Laquelle choisir ? A laquelle donner son nom? Il n'en dormait plus.

"Un soir d'hiver, n'y tenant plus, il s'en fut conter son aventure à sa mère. La vieille était au coin du feu occupée au dévidoir. Dès qu'elle eut entendu son fils elle s'écria en riant :

—Mon pauvre agneau ! c'est là ce qui te tourmente? Ecoute-moi. Je vais te donner le fil pour débrouiller l'écheveau.

Auguste rapprocha sa chaise de l'âtre où flambait un feu de branches de pin et prêta l'oreille à la voix de sa mère qui, toute menue, mais étonnante de netteté perçait les éclats du mistral qui grondait au dehors.

—Ainsi, commença-t-elle, Laure, Mireille et Aglaé ont toutes trois beauté, jeunesse, avoir rondelet et puis sagesse ?

—Elles sont parfaites, soupira Auguste. Le plus exigeant des hommes ne saurait demander plus de qualités qu'elles n'en ont. ...

—Mais la beauté ne sert ni à boire, ni à manger, répliqua la mère d'Auguste. Sans ordre, le bien-être s'épuise vite.

—Mais la jeunesse est le bien le plus précieux, j'espère que vous ne la dédaignez pas, riposta le jeune homme.

—La jeunesse, mon pauvre enfant? elle est faite comme un cerge ; en brûlant, ma foi, elle fond comme lui. La jeunesse, c'est une belle rose épanouie le matin et qui, le soir, est tombée à terre, pétale par pétale, emportée par un coup de mistral. Dans la vie, le mistral, c'est le chagrin qui ride les fronts, rougit et fane les yeux, courbe les tailles.

—Alors, qu'est-ce qu'il me faut ? interrogea Auguste déjà inquiet.

—Ce qu'il te faut, mon fils? C'est avant tout une femme de ménage qui n'ait pas besoin des autres pour balayer sa maison, tailler la soupe et laver son tablier; regardant l'intérieur et non pas la fenêtre ; joie de maison et non pas joie de rues, aimant l'épargne. Le difficile n'est pas de gagner l'argent, c'est de l'économiser.

—Il me semble, mère, qu'ici l'écheveau s'embrouille. Pour connaître tout ça, il faudrait en savoir autant qu'un astrologue.

—Non, mon enfant, rien de si facile, et les mal avisés seuls y sont pris. Voici la recette. Elle est simple. Mets un chiffon à ta main gauche, va tour à tour chez chaque jeune fille que tu aimes et dis lui :

—Bonsoir, j'ai mal au doigt: il est en votre pouvoir, belle, de me guérir, car pour que l'abcès, m'a-t-on dit, perçe plus vite, il faut y mettre un peu de râtissure de pétrin. Va, mon fils, et reviens me dire la réponse de chacune.

—Merci, mère. Vous êtes un ange, et fine avec ça comme le diable le plus malin.

Auguste embrassa tendrement sa mère et partit tout joyeux.

Il va chez Laure.

—Bonsoir, jouvencelle.

—Quel bon vent vous amène?

—J'ai mal au doigt, Laure, et vous pouvez me guérir. Donnez-moi un peu de râtissure de pétrin.

—Ho, répond Laure, tout de suite.

Prompte comme un oiseau, elle soulève la huche, gratte les grumeaux, avec ses ciseaux et, sur la râtissoire, elle les lui apporte.

—Merci Laure, bonne nuit.

—Guérissez vite, Auguste.

—Auguste va frapper à la porte de Mireille.

—Bonsoir, jolie.

—Oh! Guste qui vient passer la veillée avec nous! Comme c'est gentil.

—Hélas! non, soupira le jeune homme, j'ai la fièvre, j'ai mal au doigt, mais vous, bonne Mireille, vous avez le pouvoir de guérir mon abcès. Donnez-moi un peu de râtissure de pétrin.

—Ah! dit Mireille, vous arrivez bien, moi je ne râcle jamais le pétrin. Et la naïve enfant lui en donne un large morceau et lui dit :

—Si vous en avez encore besoin, il en reste encore beaucoup.

Auguste va chez Aglaé.

—Vous voilà bien attardé, Auguste, que voulez-vous?

—Je ne puis dormir, chère Aglaé, j'ai mal au doigt, et c'est vous qui pouvez faire fuir mon mal. Il faut y mettre un peu de râtissure de pétrin.